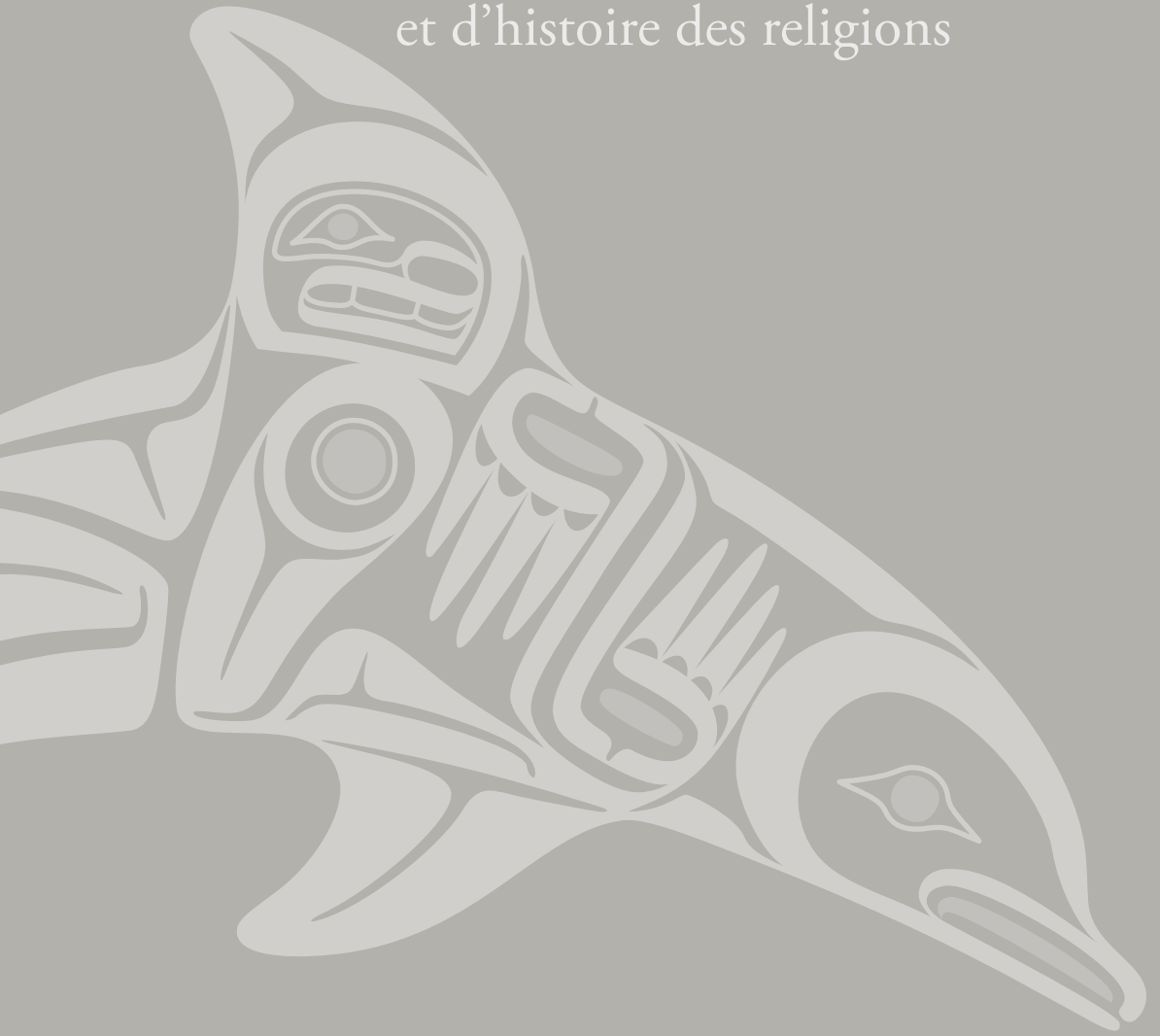


ASDIWAL

Revue genevoise d'anthropologie
et d'histoire des religions



N°17
Genève
2022

retenus seront envisagés moins comme des sources documentaires témoignant d'un état de savoir que comme des œuvres dont la facture discursive participe de la pensée qu'ils exposent » (p. 33).

On regrettera que l'autrice, qui esquisse la question des liens entre savoir et pouvoir durant l'Antiquité (p. 23, 320, 397), n'ait pas abordé ce point pour les auteurs de son corpus. Il aurait été pertinent, par exemple, de s'attarder sur la symbolique de la couleur de la peau, puisque les implications des descriptions qui font ou non des Autochtones des « noirs » sont fortes. De même, il aurait sans doute été utile de proposer une réflexion sur les liens entre la récupération du silence des Anciens sur le Nouveau Monde par les auteurs modernes, leurs descriptions de terres paradisiaques et l'invention de l'idée d'un *no man's land* à la Renaissance, qui a contribué à justifier plusieurs siècles de tentatives coloniales aux Amériques.

Cela n'empêche pas l'analyse, fine et érudite, d'impressionner par sa capacité à mettre en lumière des aspects subtils du texte tout en le faisant dialoguer avec d'autres sans jamais tomber dans la tentation de tout réduire à une « idée incarnée » (p. 33). On ne peut

qu'admirer les qualités de critique littéraire de Dorine Rouiller. Car toute la difficulté de cette littérature réside dans le risque de tomber dans une systématisation qui ruinerait la compréhension d'une pensée complexe nous obligeant à repenser nos propres catégories. De plus, l'autrice contribue à un champ fertile pour l'histoire des sciences qui, à l'encontre de l'histoire d'une « vérité qui se construit à partir d'une erreur » (p. 458), pointe les décalages et les écarts d'un observateur-trice ou encore l'effort de « conservation d'un modèle que les faits menacent » (p. 459) comme des éléments clés pour comprendre la construction du discours scientifique moderne. L'ouvrage qui en résulte constitue non seulement une très précieuse compilation des principaux textes sur la théorie des climats à la Renaissance et de leurs sources, mais aussi un modèle d'analyse littéraire rigoureuse et agréable à lire, comme, enfin, une piste à suivre pour une histoire des grands « rendez-vous manqués » (p. 224) entre théories et expériences scientifiques.

SARA PETRELLA
Université de Fribourg
sara.petrella@unifr.ch

113

FEDERICO SANTANGELO, *La religione dei Romani*, Bari-Rome, Laterza, 2022, xii + 194 pages, ISBN 9788858145326.

Presque quarante ans après la parution du livre de John Scheid, *La religione a Roma* (1983), la maison d'édition italienne Laterza propose un nouvel ouvrage qui relève du même domaine, tout en ayant une approche très différente.

Dans le but de présenter sa démarche et le contenu de son ouvrage, Federico Santangelo explique les termes de son titre, *La religione dei Romani*. Contre la tendance de l'historiographie contemporaine, qui, dans la tentative de décoloniser le regard, préfère éviter le terme « religion » à propos de cultures autres que la nôtre, l'auteur reven-

dique, somme toute, le droit de continuer à l'utiliser (p. vi). Son choix se base surtout sur l'idée que ce terme désigne des modalités ayant des caractères spécifiques par rapport à d'autres sphères de l'activité humaine et qui donc partagent une unité de fond. On ne peut qu'être d'accord avec lui. En faisant ce choix, il fait appel, entre autres, à plusieurs auteurs anciens comme Polybe, Cicéron ou Plutarque qui ont décrit la sollicitude avec laquelle les Romains prennent soin de leurs dieux. Il rappelle aussi l'importance que les expressions *religio* et *superstitio* ont eu dans les œuvres

des intellectuels du 1^{er} siècle av. J.-C., comme Varron et Cicéron. Le fait de reconnaître ces critères unitaires n'a pas pour conséquence de restreindre le regard à la religion publique de la ville de Rome. Au contraire, Santangelo embrasse l'expérience religieuses de manière ample, en y incluant les cultes publics, privés, mais aussi des corporations, des carrefours, etc., ainsi que le christianisme, qu'il définit comme un complément nécessaire (« *completamento necessario* », p. ix) pour saisir la religiosité antique dans sa totalité.

Le choix de l'expression du titre « des Romains » au lieu de l'adjectif « romaine » indique que l'accent est mis sur les acteurs religieux, c'est-à-dire sur les individus ainsi que sur les aspects émotionnels et psychologiques qui accompagnent l'exécution des rites. Cela permet d'inclure toutes les variantes sociales (hommes libres, esclaves, corporations, etc.). Malgré cette ouverture si vaste, le livre ne se veut ni un *Companion* de la religion romaine ni un manuel à usage des étudiant-e-s. Cependant, le format du livre, sans note en bas de page et avec une bibliographie sommaire, n'est pas non plus celui d'un essai (ou traité) scientifique puisqu'il ne permet pas d'entrer en dialogue avec les études constituant la richesse de cette discipline. L'historiographie, à laquelle l'auteur se consacre dans d'autres contextes¹, n'est clairement pas un axe de réflexion privilégié dans ce livre.

À la p. 118, Santangelo remarque que la notion de polythéisme a une valeur étique (c'est-à-dire extérieure à une culture donnée) et non émique (c'est-à-dire du point de vue de la culture même). Malgré cette affirmation, la perspective émique ne semble pas avoir été choisie comme critère d'organisation de l'ouvrage. La table des matières n'est en effet pas construite sur un système de catégorisa-

tion propre aux Anciens, comme c'est le cas du livre de Gianluca De Sanctis, *La religione a Roma* (Rome, Carocci, 2012) qui se base sur les chapitres des *Antiquités divines* de Varron. L'ouvrage de Santangelo se focalise sur différentes thématiques articulées sur l'arc chronologique (sans cependant vouloir être une histoire de la religion romaine, comme c'est le cas du livre de Mary Beard, John North et Simon Price, *Religions of Rome*, vol. 1: *A History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998) : religion et pouvoir, tolérance et répression, les demeures des dieux en contexte public et en contexte privé, la religion et les esclaves, la divination par tirage au sort, la divination et le futur, la magie, pour conclure avec des chapitres sur les cultes en provenance de l'extérieur, qu'il s'agisse des cultes dits « orientaux » ou de l'idée ancienne de monothéisme et du christianisme, qui occupent les derniers chapitres. Cette construction répond à une conceptualisation contemporaine et anime la matière selon notre perspective, en se centrant sur des thèmes d'actualité comme la tolérance ou le concept de privé et public ainsi que l'idée d'individu. En revanche sont laissées de côté la procédure et la richesse du rituel qui constituait une source de fierté pour le stoïcien Balbus dans le dialogue philosophique de Cicéron (*De la nature des dieux* 2, 8) : s'il y a un domaine dans lequel les Romains excellent sur les autres peuples, explique-t-il, c'est leur manière d'exécuter le culte des dieux (« *religione id est cultu deorum multo superiores* »). Ce livre ne permet guère de s'aventurer sur le terrain de la syntaxe sacrificielle, avec les ingrédients, gestes et destinataires qui constituent le tissu de la religion romaine. Le regard étant principalement posé sur les Romains et la société, les puissances divines ne font pas non plus l'objet d'une réflexion spécifique,

¹ Notamment la prestigieuse revue *History of Classical Scholarship*, publiée avec Lorenzo Calvelli depuis 2019 et consacrée à l'historiographie du monde antique ; ainsi que, entre autres, les livres *Andreas Alföldi in the Twenty-First Century*, avec James H. Richardson, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2015 ; *Approaching the Roman Revolution. Sir Ronald Syme, Papers on Republican History*, Oxford, Oxford University Press, 2016 ; et enfin ses travaux actuels sur *Braudel e gli studi di storia antica*, présentés à l'université de Sienne le 11 octobre 2022.

mais sont abordées à divers endroits dans le cadre d'autres problématiques, par exemple à propos des lieux de culte.

En définitive, ce livre est une lecture introductive pour un public qui veut aborder la question de la religion des Romains du point

de vue de l'histoire sociale et selon les grandes catégories qui résonnent avec notre époque.

FRANCESCA PRESCENDI MORRESI
EPHE-PSL, Paris

francesca.prescendi-morresi@ephe.psl.eu

GUY G. STROUMSA, *The Idea of Semitic Monotheism. The Rise and Fall of a Scholarly Myth*, Oxford, Oxford University Press, 2021, xi + 299 p., ISBN 9780192898685.

Dans cet ouvrage, Guy G. Stroumsa propose de poursuivre son enquête sur le terrain de l'historiographie des sciences religieuses, à travers une étude généalogique de la catégorie de « monothéisme sémitique » inventée par Ernest Renan. Cette généalogie, déployée sur dix chapitres richement documentés, permet à l'auteur de mettre en avant le cadre épistémique à l'intérieur duquel se développe l'histoire des religions au XIX^e siècle. Il propose ainsi d'analyser le contexte, les acteurs, les contenus et les tensions propres à un certain discours sur la religion qui se construit autour de l'idée d'un « monothéisme sémitique », ainsi que le caractère structurant de ce discours dans les études sur la religion au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Face au constat que « l'étude de la religion semble avoir particulièrement souffert d'un manque de réflexivité concernant sa propre histoire » (p. 13), il s'agit ni plus ni moins « de dévoiler l'inconscient de la discipline » (p. 15).

Comme le montre l'auteur, cette discipline nouvelle se structure dans les facultés européennes sur les bases d'une nouvelle taxinomie des religions, en rupture avec les cadres traditionnels. L'ancien cadre de classification dominant en Europe, remontant au Moyen Âge, se fondait sur une distinction théologique quadripartite entre le christianisme, le judaïsme, l'islam et cette catégorie fourre-tout qu'est le « paganisme ». À la fin du XVIII^e siècle va cependant émerger une nouvelle catégorisation, binaire, philologico-scien-

tifique et sécularisée, entre, d'un côté, le monothéisme « sémite » (islam et judaïsme) et, de l'autre, les religions « aryennes » (dont le christianisme apparaît comme l'avant-garde). La nouvelle *science* des religions, dont la prétention à la modernité repose sur cette revendication d'une classification proprement scientifique, est donc fondée sur ce changement de paradigme, qui instaure également un nouveau régime d'altérité religieuse.

Selon l'auteur, en effet, l'ancien régime d'altérité établi par le christianisme était fondé sur la supériorité du christianisme face à l'islam, au judaïsme et au paganisme ; mais cette supériorité était conçue dans un cadre épistémique où le judaïsme et l'islam partageaient un socle commun avec le christianisme. Paradoxalement, c'est précisément la modalité polémique de ce régime d'altérité qui fondait un lien privilégié entre ces religions, perçues pendant des siècles comme représentant trois variétés d'une même essence première (chapitre 1). Ainsi, quand bien même Jean Damascène pouvait faire de l'islam une énième hérésie surgie au sein du christianisme, ou Épiphane de Salamine, de façon encore plus étrange encore, décrire le judaïsme comme une hérésie chrétienne, ce régime d'altérité polémique postulait une forme de commensurabilité entre ces monothéismes, ce que l'auteur appelle un « triangle abrahamique ».

À ce régime théologique d'altérité polémique se substitue toutefois, dans le prolongement